

avec tout  
 tien les  
 ans, qui  
 ndé vint  
 foucault  
 mais les  
 re, mon-  
 i-même;  
 aque sé-  
 considé-  
 qui volti-  
 proches  
 ne et les  
 . Un des  
 l'ardeur  
 charger  
 empêcha  
 ble que  
 e voyait  
 es de la  
 les excès  
 intercé-  
 fédérés.  
 projet, ils  
 différents  
 du cours  
 voisins,  
 parisiens  
 souffrait  
 es côtés  
 paix ci-  
 es pour  
 fut ob-  
 armée,  
 n nom  
 ire une  
 dernier  
 plente :  
 er l'hé-  
 état et

pour la religion un attachement qui pouvait être plus éclairé, mais qui fut constamment sincère. Ce fut dans l'intention de défendre l'un et l'autre, qu'il s'unit généreusement avec les rivaux de sa maison; et il sacrifia réellement sa vie à la défense de l'un et de l'autre. L'âpre fermeté de son caractère se montra jusqu'au dernier moment. Comme son confesseur l'exhortait fort au long à bien mourir : *Laissez-moi, mon père*, lui dit-il; *il me serait bien honteux, après quatre-vingts ans de périls, de ne savoir pas soutenir un quart d'heure l'aspect de la mort.*

Après une victoire gagnée au prix du sang français, la cour, affligée de son propre triomphe, demeura quelques jours dans une morne inaction. Les vaincus au contraire vinrent se présenter en bataille devant Paris; mais la bravade ne dura point. Ils se retirèrent peu après jusqu'aux confins de l'Allemagne, où ils reçurent un renfort de Reiters. Alors ils rentrèrent avec confiance dans le royaume, et donnèrent de nouveau l'alarme à la capitale. On les avait méprisés après leur défaite; on les rechercha dès qu'on les vit en force. Après différens pourparlers, on indiqua une conférence en règle à Long-Jumeau. En même temps on sema l'argent parmi leurs troupes, qui assiégeaient la ville de Chartres. L'expédition réussit : la discorde, et bientôt après la désertion, n'eut point de bornes. Des compagnies entières quittaient le siège et s'en retournaient dans leurs provinces. Afin d'augmenter le mécontentement, on ébruita dans leur camp une des conditions accordées par le roi, et rejetées par leurs chefs, savoir, promesse du libre exercice de la réforme, et de payer les troupes allemandes. Les généraux, enfin, dans la crainte de se voir entièrement abandonnés, se déterminèrent à signer la paix, sans y prendre plus de confiance qu'on n'en prenait en eux<sup>1</sup>. C'est ce qu'on nomma la paix fourrée, laquelle fut publiée le 27 de mars 1568. On l'appela aussi paix boiteuse, et paix mal assise, par allusion au maréchal de Biron qui était boiteux, et au seigneur de Malassise, tous deux plénipotentiaires de la cour.

On accorda ainsi aux Calvinistes le libre exercice de leur religion, et l'on renouvela l'édit de janvier 1562, qui leur était des plus favorables. Ils promirent, de leur côté, de rendre toutes les villes qu'ils avaient prises dans le cours de cette guerre. Les deux partis se quittèrent ensuite avec une froideur taciturne qui annonçait leur contrainte réciproque et leur rupture prochaine. La guerre ne fut suspendue que six mois. Plusieurs des villes qui devaient rentrer sous l'obéissance du roi, refusèrent de se soumettre. Le

<sup>1</sup> De Thou, l. 42. Duplex, Mezerai.